L'AIDE DU CICR AUX SINISTRÉS DES PAYS-BAS (4-13 FÉVRIER 1953)

La Croix-Rouge néerlandaise ayant accepté l'aide offerte par le Comité international de la Croix-Rouge [1], le 4 février partit de Genève une colonne de huit camions avec leur personnel. Ces véhicules étaient de ceux qui avaient sillonné l'Europe à la fin de la guerre mondiale.

A Bâle, ils devaient être expédiés par chemin de fer à destination de Rotterdam.

Comme il s'agissait d'aider aux transports et évacuations dans les régions inondées, ces camions devaient être expédiés à vide, mais, au dernier moment, le CICR les chargea de couvertures et de secours divers. Les couvertures furent prélevées sur la réserve du CICR, les autres secours furent donnés par la Maison Hoffmann-La Roche, qui réalisa le tour de force de préparer plusieurs caisses de médicaments en moins de deux heures.

Le voyage s'effectua sans encombres en dépit du large détour imposé aux trains pour éviter les régions inondées. L'accueil des Autorités néerlandaises fut chaleureux, chacun prodiguant sa bonne volonté pour faciliter les formalités douanières et le déchargement des camions. A Rotterdam, où il se rendit d'abord, le chef de colonne prit contact avec les autorités locales de la Croix-Rouge. On le conduisit ensuite à La Haye où il rencontra les directeurs de la Croix-Rouge néerlandaise, MM. van Emden et Verspyck. Après un bref entretien, on décida d'attribuer l'aide du Comité international à la région particulièrement touchée de Dordrecht. Les camions du CICR y furent dirigés et y passèrent leur première nuit.

Le lendemain, la section locale de la Croix-Rouge organisa la visite des communes sinistrées, afin de déterminer l'endroit précis où la colonne du CICR pourrait être dirigée. L'après-midi du samedi 7 février, la colonne tout entière fut acheminée vers

[1] Voir, ci-dessus, page 87.
Hors-texte.

ACTION DE SECOURS DU CICR
EN FAVEUR DES VICTIMES NÉERLANDAISES DES INONDATIONS
4 février—13 février

1. Les camions du CICR ; en route pour les Pays-Bas ...

ACTION DE SECOURS DU CICR
EN FAVEUR DES VICTIMES NÉERLANDAISES DES INONDATIONS
4 février—13 février

2. Région inondée vers Heenvliet ...

ACTION DE SECOURS DU CICR EN FAVEUR
DES VICTIMES NÉERLANDAISES DES INONDATIONS
4 février—13 février

3. La rue principale de Heenvliet

ACTION DE SECOURS DU CICR
EN FAVEUR DES VICTIMES NÉERLANDAISES DES INONDATIONS
4 février—13 février

4. Une ferme près de s'Gravendeel ...

ACTION DE SECOURS DU CICR EN FAVEUR
DES VICTIMES NÉERLANDAISES DES INONDATIONS
4 février—13 février

5. Autour de ce moulin, près de s'Gravendeel, à 60 kilomètres à l'intérieur des terres, s'étend, à perte de vue ...

6. ... la plaine immergée sous plusieurs mètres d'eau.

Henvliet en passant par les villages ravagés de s'Gravendeel et Oud-Beyerland. Dans la région de Henvliet-Brielle, on travaillait hâtivement pour consolider les digues qui tenaient encore. Les camions du CICR transportèrent des dizaines de tonnes de sacs de sable. Ils servirent aussi au transport des ouvriers et de la troupe qui purent ainsi gagner plus rapidement leurs lieux de travail.

Cette tâche se poursuivit les dimanche, lundi et mardi suivants. La colonne y serait restée plusieurs jours encore si le président de la section de la Croix-Rouge de Dordrecht n'eût réclamé d'urgence, dans la soirée de mardi, les camions du Comité international, afin d'aller chercher plus de dix tonnes de secours entreposés à La Haye et les répartir dans les petits villages de pêcheurs disséminés autour de Dordrecht.

Une moitié de la colonne reçut cette mission, tandis que l'autre, à Dordrecht même, transférait le contenu des dépôts provisoires de la Croix-Rouge vers un entrepôt unique, au centre de la ville.

Là s'arrêtèrent les premières opérations durant lesquelles il fallut, en quelques heures, à l'aide de toutes les bonnes volontés, improviser l'ensemble des secours, évacuer les gens et faire les travaux d'urgence propres à sauver la terre elle-même.

J'évoque à ce propos un souvenir : les Comités locaux de la Croix-Rouge de Rotterdam et de Dordrecht m'ont fait penser à l'Agence centrale des prisonniers de guerre à Genève, à l'automne de 1939. Même ambiance fébrile, mêmes bonnes volontés ardentes au travail et d'un dévouement inépuisable. J'ai vu, lors de mon arrivée, des personnes qui demeuraient à leur table de travail pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. J'en ai même connu plusieurs qui, elles aussi sinistrées, avaient tout perdu ; mais elles refusaient d'y penser et se dépensaient, vingt-quatre heures par jour ou peu s'en faut, pour leurs compatriotes.

Ce premier moment d'improvisation passé, le Gouvernement néerlandais, assisté de troupes spécialisées de plusieurs nations, assura la coordination des travaux du génie civil. De son côté, le siège central de la Croix-Rouge néerlandaise, à La Haye, au prix d'un travail gigantesque, put maîtriser la situation et prendre la direction des tâches pratiques de secours.

Enfin, les écoles et les universités qui, dès le lundi précédent avaient été fermées afin, d'une part, de permettre aux étudiants d'aider à lutter contre les eaux et, d'autre part, de mettre le plus de locaux possible à la disposition des familles évacuées, furent rouvertes vers le milieu de la semaine du 8 au 4 février. On eut alors à résoudre, dans des régions brusquement surpeuplées comme celle de Rotterdam-Dordrecht, de difficiles problèmes de logement.

On décida alors de repartir à l'arrière pour revenir ensuite, après le retrait des eaux, aider les familles à réintégrer leurs maisons dévastées.

Le chef de la mission spéciale du CICR eut l'occasion, grâce à l'amabilité des autorités militaires néerlandaises, de survoler, dans la journée du dimanche 8 février, les régions inondées de Zélande et de la Hollande du sud. Le spectacle était bouleversant. Rien ne saurait en décrire la morne désolation. D'un pays conquis par la volonté de l'homme durant des générations obstinées et tenaces, il ne restait rien qu'une immense étendue d'eau salée, parsemée de-ci, de-là, de toits émergeant encore, ou de carcasses raidies et ballonnées de vaches ou de chevaux qui flottaient. La mer a recouvert les îles laborieusement gagnées et des kilomètres de terres arables aux cultures florissantes, aux pâturages verdoyants.

Les Pays-Bas avaient érigé, pour leur défense contre la mer, cette ennemie héréditaire de leur sol, un système de défense qui fut sa sauvagarde séculaire. Il y avait trois immenses digues qui cernaient l'ensemble des polders : la première, « celle qui vit », face à la mer ; la seconde, en retrait, « celle qui veille », avait pour objet d'arrêter les flots qui auraient rompu la première digue. Enfin la troisième digue, également en retrait, « celle qui dort », était le suprême rempart. Ces mesures de défense ont fonctionné à merveille durant des siècles, même aux jours des plus fortes tempêtes. Mais on n'avait jamais vu depuis le moyen âge ce qui s'est passé dans la nuit du 31 janvier 1953 : des vagues d'une hauteur de six mètres s'abattant sur le rivage à une vitesse terrifiante, emportant, démolissant ou tordant tout sur leur passage. A soixante kilomètres à l'intérieur des terres, les vagues avaient encore trois mètres de haut

et avançaient à la vitesse de vingt-cinq ou trente kilomètres à l'heure.

J'ai vu le village martyr de Stavenisse, sur lequel la mer et la tempête se sont acharnées avec une effroyable violence. Stavenisse est complètement détruit. On ne voit que maisons éventrées, toits arrachés, murs effondrés... Partout des débris blanchâtres, informes, des squelettes d'arbres... Dans ce fantôme de village, gisent encore plusieurs centaines de cadavres. Et maintenant, le ressac de la mer vient battre les marches du parvis de l'église.

J'ai vu, dans une autre région martyre, celle de s'Gravendeel-Henvliet, des centaines de vaches et de chevaux que l'on retirait à grand'peine des bâtiments de ferme effondrés, des hameaux et des villages entièrement cernés par l'eau, où le retrait de la mer ne laissera que ruines. Des centaines et des milliers d'intérieurs où les meubles et la literie sont mêlés, brisés et rouillés, des maisons qui penchent et déjà se lézardent...

J'ai vu les sauveteurs de s'Gravendeel, conduits par un homme à l'âme extraordinairement trempée, le médecin du village, qui regardaient froidement les incendies ravager le sommet des maisons à demi immergées et, sans souffler mot, retournaient vers leurs sacs de sable pour colmater les brèches de leurs digues. Ce qui compte avant tout pour ces hommes, c'est de sauver la terre ; le reste suivra. Chacun donne sans compter l'exemple d'une volonté, d'une énergie de tous les instants et les secours qui parviennent en ce pays, de manière ininterrompue, créent au milieu de ce peuple si réservé, si digne, un climat d'inébranlable confiance.

Face à tant de courage, on comprend dans sa plénitude la devise des princes d'Orange : « Je maintiendrai » et l'on admire avec un respect accru le propos du plus illustre d'entre eux : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

G. Kuhne.